

BEAUVOIR ET SARRAUTE: UN CONFLIT

FRANÇOISE D'EAUBONNE

L'histoire abonde en exemples de grands écrivains qui se sont trompés les uns sur les autres: Proust sur les théories de Sainte-Beuve, Barbey d'Aurevilly sur Flaubert qui, disait-il, "salit le ruisseau en s'y lavant" [*sic*], tandis qu'à l'inverse, Baudelaire exalte le didactique Banville, Rimbaud croit "un voyant" le médiocre rimeur, ou rimeuse, Elisa Mercoeur, et Jules Renard se prosterne devant Rostand.

Le siècle nouveau pourra peut-être s'égayer des jugements négatifs que portèrent l'une sur l'autre Simone de Beauvoir et Nathalie Sarraute. Bien sûr, les chroniqueurs de la "petite histoire" qui jamais ne font défaut insisteront sur la rivalité concernant Sartre. Beauvoir lui servait avec un empressement d'entremetteuse, à la façon de Mme de Pompadour pour Louis XV, s'il s'agissait d'une relation physique de son "grand petit homme" avec une beauté quelconque, selon leur pacte. Mais elle entourait d'une véritable muraille de Chine le jardin sacré (et secret) de leur relation intellectuelle, unique et quelque peu sublime trame de leur amour hors norme.

L'admiration de Sartre pour l'auteure du *Portrait d'un inconnu* qu'il préfaça avait été fort désagréable au Castor. Elle redoutait une ingérence des conceptions et de la stylistique sarrautiennes dans les futures oeuvres de son compagnon, jusque là si bien orientées par celles de *L'Invitée*. Ce différend ne pouvait qu'aboutir à un affrontement philosophique, les analyses du Nouveau Roman s'opposant autant à celle de la "littérature engagée" qu'elles contrastaient profondément entre elles. Quoi de plus éloigné, en effet, de la théorisation des *profondeurs* chez Sarraute et celle des *surfaces* chez Robbe-Grillet?

Comme je l'ai rappelé dans *Une femme nommée Castor* (1986), si Sarraute ne se livra jamais à une critique détaillée de l'oeuvre beauvoirienne, comme elle le fit des poèmes de Valéry (*L'Enfant d'éléphant*), il est loisible de percevoir cette attaque à travers une production imaginaire, l'oeuvre d'une certaine Germaine Lemaire (*Le Planétarium*: 1959), le premier de ses romans qui atteignit enfin le grand public. À cette écrivaine irréaliste, elle attribue même la mantille qu'affectionnait Beauvoir, balayant les rayons de la librairie!

Du travail de la très célèbre Germaine Lemaire, Sarraute extirpe l'absence de vie, d'originalité réelle, qui fait dire à un autre personnage du roman que "dans cinquante ans, personne ne la lira plus!" Exemple des prophéties que le futur rend si fâcheuses pour le prophète.

Sarraute, d'un seul sarcasme, pétrifie l'oeuvre qu'elle conteste. La romancière incapable de s'arracher aux formes du passé qu'a pulvérisées *L'Ère du soupçon* n'est qu'une Madame Tussaud:

Tout est figé. Figé. Figé. Glacé. Un enduit
cireux, un peu luisant, recouvre tout cela. Une

mince couche de vernis sur du carton. Des
 masques en cire peinte. . . . Pas la moindre vie.
 C'était une illusion. C'était de l'auto-suggestion.
 . . . Un vide à l'intérieur d'un moule de cire
 peinte. . . . Tout est mort. Mort. Mort. Un astre
 mort. Elle est seule. Aucun recours.
 (Planétarium 157)

Les deux dernières lignes pastichent de façon hallucinante la page qui terminait *Tous les hommes sont mortels*, quand l'héroïne beauvoirienne, quittée par Fosca l'immortel, plonge dans l'enfer de la solitude comme le futur immortel, à la fin des temps, dans "un astre mort."

Beauvoir, polémiquant dans ses mémoires avec les théories du Nouveau Roman et attaquant à son tour Nathalie Sarraute, décrète que le trait commun à ces oeuvres-là, c'est de dégager "un ennui profond." En quoi son évaluation se décèle aussi injuste que celle de Sarraute comparant—à travers l'alibi d'un personnage inventé—l'oeuvre de Beauvoir au musée de Madame Tussaud.

Les personnages de *L'Invitée*, de *Tous les hommes sont mortels*, des *Mandarins*, sont aussi vivants et gonflés de sang que ceux du *Planétarium*, dont l'inspiration est pourtant diamétralement opposée aux oeuvres dont il est reproché à Beauvoir de suivre le modèle obsolète. Il n'y a là rien d'une exposition de masques, même luisants de vernis. Et quant à l'ennui que le roman sarrautien est censé émaner, j'en appellerai au simple témoignage d'un contremaître, lecteur peu intellectuel s'il en fut: "C'est tout à fait comme chez moi!" Sarraute en était plus fière que d'une critique dans *Le Monde*.

Le Castor a eu le tort d'ériger ici son propre goût—ou dégoût—en loi générale, ignorant la passion qu'on peut apporter à dévorer un livre de Sarraute comme un roman policier qui s'avèrerait, à la fin, un essai de métaphysique.

Au cours de nos entretiens, Nathalie Sarraute m'a souvent fait part de ce qu'avait de parallèle l'évolution de la littérature et de la science, crue naguère arrêtée à un palier, au temps des physiciens positivistes. Elle évoquait le mot de Jules Renard: "En morceaux, en morceaux, en tout petits morceaux!," à propos de la structure de l'écrit, avec les théories que soutenait alors de Broglie; et de même l'actuelle recherche littéraire du plus infime détail caché, avec la recherche atomique. Ce champ universel dont les vibrations constituent la matière n'est-il pas un extrême symbole de cette substance unique que l'auteur de *Vous les entendez?* va scruter au plus profond de la psyché, au-delà des manifestations particulières qui n'en traduisent que l'origine universelle?

L'écriture superbe qui serre de si près le dévoilement de vérités si complexes et si délicates, les figures humaines qui les expriment à la place du "personnage" récusé, comment tout cela engendrerait-il l'ennui?

Chacune des deux écrivaines s'acharnant à contester l'autre pour confirmer sa propre conception de l'art me rappelle la polémique entre Gauguin et Van Gogh, ainsi que l'a reprise le film américain qui les fit revivre. Pour Van

Gogh, le ciel de Gauguin est froid et vide, et pour Gauguin celui de Van Gogh pâteux. La fable de l'éléphant et des aveugles nous amuse par cette passion du parcellaire qui fait crier à l'un "Cet animal est une trompe," l'autre "Non, des défenses," l'autre, "Non, une masse," etc. etc. Sarraute ne l'a pas évoqué avec son "Enfant d'éléphant." La querelle en sourdine des deux plus grandes écrivaines françaises du dernier siècle doit nous rappeler que le danger du totalitarisme n'existe pas qu'en politique.

Cette cible du scribe-archer, le Réel—ou la Réalité de la vie—peut être abordée et saisie de cent manières différentes. Et l'obstination à vouloir ramener cette saisie à une seule et définitive formule me rappellera toujours la raillerie mélancolique de Jules Renard: "Discutez, mes amis! Discutez: il n'y a pas de preuves." (Journal)

* * *

Editor's Note: For biographical information about Françoise d'Eaubonne, please see page 17.